



Reflections of a Nonpolitical Man

Thomas Mann , Walter D. Morris (Translator)

[Download now](#)

[Read Online](#) 

Reflections of a Nonpolitical Man

Thomas Mann , Walter D. Morris (Translator)

Reflections of a Nonpolitical Man Thomas Mann , Walter D. Morris (Translator)

"Die Betrachtungen waren also eine Kampfschrift, aber doch zugleich schon ein leidenschaftliches Stück Arbeit der Selbsterforschung und der Revision meiner Grundlagen... Aber Selbsterforschung ist meist schon der erste Schritt zur Wandlung, und ich erfuhr, daß niemand ganz der bleibt, der er war, indem er sich erkennt." (Thomas Mann, *Über mich selbst*)

Reflections of a Nonpolitical Man Details

Date : Published February 28th 1987 by Frederick Ungar (first published 1918)

ISBN : 9780804464826

Author : Thomas Mann , Walter D. Morris (Translator)

Format : Paperback 208 pages

Genre : Politics, Philosophy, European Literature, German Literature

 [Download Reflections of a Nonpolitical Man ...pdf](#)

 [Read Online Reflections of a Nonpolitical Man ...pdf](#)

Download and Read Free Online Reflections of a Nonpolitical Man Thomas Mann , Walter D. Morris (Translator)

From Reader Review Reflections of a Nonpolitical Man for online ebook

Pierre Gilly says

Lite som Strindbergs En blå bok i sin nerv och pseudologik. Den kunde hetat En krigsromantikers försvarstal. Har dock ett historiskt värde och är fullt av obehagliga men ändå underhållande citat från den tidens kulturelit.

Richard Anderson says

Many fine pages, but quite repetitive.

Manmanmann says

An intellectual work of the highest order; that is what Mann said about 'Der Untergang des Abendlandes,' on a first glance. This seems to fit perfectly for the Betrachtungen. It is not so much a book, neither a novel, it is just a 'work', a peculiar work. Nevertheless, it is true that the Betrachtungen are crucial in order to understand the ideological and political 'wandel' of Thomas Mann. In all honesty, Mann places his cards on the table - a rather good deck- and he continues to work with this hand, until the 1950s. Obviously, the constellation of the cards changes: but the deck remains unchanged.

Leonardo says

Recuerdo la honda impresión que me hizo ya en el último curso de instituto el escrito de Thomas Mann "Betrachtungen eines Unpolitischen" (Consideraciones de un apolítico).

Verdad y Método II Cap.27

Nicolas Baygert says

« La commémoration est une excellente méthode d'épuisement festif d'un sujet » estimait Philippe Muray. Au cœur des festivités entourant le centenaire du déclenchement du premier conflit mondial, inscrites sous le signe d'un pacifisme fédérateur et permettant aux rédactions des JT d'espacer les marronniers estivaux – et à l'heure même où les meutes de jihadistes enragés de l'IS s'emparent de Qaraqosh, la plus grande ville chrétienne d'Irak, bien décidés à éradiquer toute traces d'un passé multiconfessionnel millénaire, quoi de plus exotique qu'une plongée dans les exquis pensées de Thomas Mann parues en 1918, et à mille lieues de l'unanimité ambiante.

Clarifions d'emblée la position de Mann vis-à-vis des faiseurs d'opinion :

« Non, j'accorde que je ne suis pas un paladin de mon époque, pas plus un « guide », ni ne veux l'être. Je n'aime pas les guides, les Führer, ni non plus les « professeurs », par exemple, les « professeurs de démocratie ». J'aime et j'estime encore moins ces petits, ces médiocres, ces nez creux qui vivent d'informations récoltées et de pistes flairées, cette racaille de valets et d'estafettes du temps qui trottent aux côtés de tout ce qui est nouveau, en manifestant sans cesse leur dédain pour ceux qui sont moins dispos et moins agiles. Ou encore les freluquets et conformistes de leur époque, ces gens chics, ces élégants intellectuels, qui portent les dernières idées et les dernières paroles à la mode comme ils portent leur monocle, qui, par exemple, manient les concepts « esprit, amour, démocratie » – en sorte qu'il aujourd'hui déjà difficile d'entendre ce jargon sans avoir la nausée. » (p. 27)

Aussi, pour Mann, « ce qu'il y a de plus minable et de plus méprisable sur terre n'est pas la classe d'artistes subalternes, mais l'« intellectualité » subalterne. » (p. 86) – en premier lieu les journalistes : « Le journaliste, cet habile mitonneur de sauces qui avec un tout petit fait vous fabrique un article de fond de cinq colonnes ? Jouer le rôle de connaisseur ne fait-il pas partie, en définitive, de ses instincts fondamentaux. » (p. 256)

Ce qui révolte encore plus Thomas Mann est l'apparition de l'intellectuel satisfait, « qui a fait du monde un système placé sous le signe de la pensée démocratique et vit à présent en ergoteur, en détenteur du droit. » (p. 279) Mann, écrivain anti-intellectuel ? Non, l'auteur de *Mort à Venise* s'inscrit en réalité dans la tradition des chroniqueurs sceptiques : « Le scepticisme est lui-même une prise de position intellectuelle contre ce qui est intellectuel, il n'est pas un anti-intellectualisme, car celui-ci implique le respect, et la notion de scepticisme ne va jamais sans une note de frivolité. » (p. 200). Pour l'écrivain, « nulle exigence n'est plus insensée, plus éhontée, que « la politisation de l'esprit » – comme si l'esprit devait se politiser parce que la politique n'est pas capable d'esprit et tombe de plus en plus dans une sorte d'encanaillement rhétorique ! » (p. 230)

Soit, ces considérations rédigées en pleine guerre, ne devaient, à l'origine, n'être qu'une réplique au Zola de son antithétique frère, Henrich Mann – renommé pour l'occasion : « littérateur de la civilisation ». Une civilisation, imposée par les forces ennemies pour supplanter la Kultur – « une évolution menant à un nivellement de toute culture nationale dans le sens d'une civilisation homogène » (p. 208) :

« La civilisation est non seulement, [...] quelque chose de spirituel, mais elle est l'esprit même – l'esprit au sens de la raison, des mœurs policées, du doute, des lumières et enfin de la désagrégation, alors que la culture, au contraire, représente le principe artistique organisateur et constructif, qui maintient et transfigure la vie. » (p. 149)

« Je n'ai pas été assez fort ou assez présomptueux pour ne pas me préoccuper de la guerre. » (p. 407) En effet, Thomas Mann prendra fait et cause pour le camp allemand. Il perçoit l'entrée en guerre de l'Empire des Hohenzollern comme un acte de survie, de préservation et de conservation de l'âme allemande, ce dernier bastion de culture face aux promesses d'une civilisation et d'un démocratisme qu'il répugne, non sans développer son parti-pris :

« Ma participation à cette guerre n'a rien à voir avec une hégémonie mondiale et commerciale, elle n'est rien d'autre que la participation à ce processus passionné d'autoconnaissance, de limitation et de consolidation de soi, auquel la culture allemande s'est trouvée contrainte à la suite d'une effroyable pression spirituelle et d'un assaut venus de l'extérieur. » (p. 105)

Il nuancera plus tard :

« On peut, dans cette guerre, être corps et âme du côté allemand, désirer passionnément la victoire allemande parce qu'on sent sa propre vie, son propre honneur, indissolublement liés à la vie et à l'honneur de l'Allemagne, – et cependant, à ses heures les plus secrètes, incliner à penser que ce peuple cultivé, savant et problématique est destiné à être le ferment de l'Europe, et non à la dominer. » (p. 422)

Tout au long de ses considérations, Thomas Mann veillera à décrire ce qu'il sous-entend par ce type allemand, en voie d'extinction, mettant en exergue ses propres convictions : « Si je suis libéral, je le suis au sens de la libéralité et non du libéralisme. Car je suis apolitique, nationaliste, mais de convictions apolitiques, comme l'Allemand de culture bourgeoise » (p. 104)

Partisan des Villes et de l'Empire contre l'Etat-Nation, c'est l'identité même du peuple allemand qui selon Mann se voit menacée par le modèle démocratique. Bourgeois [Bürger] au sens germanique du terme, il perçoit en effet le peuple allemand comme profondément apolitique ; étranger à la démocratie – la démocratisation de l'Allemagne équivalant pour Mann à sa dégermanisation (p. 65).

Tantôt ironique ; « J'ai entendu un célèbre chef d'orchestre s'écrier : « On en viendra à faire voter l'orchestre pour décider si un passage doit être joué piano ou mezzoforte » (p. 228), il reprendra une phrase de Wagner à son compte : « en Allemagne la démocratie a le caractère d'une traduction. Elle n'existe que dans la presse. » (p. 108) « Sous un régime démocratique, on pourra plus avantageusement faire du commerce » – voilà sa manière d'argumenter » (p. 215) dit-il, exposant au fil des pages, et non sans esprit, son point de vue d'antidémocrate :

« La démocratie équivaut au règne de la politique. Il ne peut y avoir, il n'y aura rien, ni pensée, ni création, ni vie, où la politique n'ait sa part ou qui n'entretienne pas un contact, un rapport avec elle. La politique en tant qu'atmosphère, mêlée à l'air vital. » (p. 257)

« L'art politisé, la morale politisée, l'idée, toute pensée, tout sentiment, toute volonté politisés – qui voudrait vivre dans un monde pareil ? » (p. 329)

« La foi dans la démocratie est une manière de se mettre intellectuellement à l'abri à tout prix, c'est de l'obscurantisme, – quand ce n'est pas, [...] de l'autocomplaisance. » (p. 412)

Or, ces pages ne constituent en aucun cas un manifeste (a)politique. Bien plus a-t-on à faire au témoignage d'un mécontemporain nostalgique d'une certaine époque : l'époque bourgeoise, celle qui « succéda à l'âge religieux et chevaleresque, l'époque de la Hanse, l'époque des Villes, [qui] fut une époque culturelle pure, non politique, le bourgeois ne recueillit pas l'héritage politique du chevalier. » (p. 103)

Dans une période où s'affront(ai)ent les conceptions nationales étriquées, Mann rappelle que « l'Allemagne n'a pas de front d'airain comme l'Angleterre, elle n'a pas l'élan sentimental unifié de la France. L'Allemagne n'est pas une nation... » (p. 169). Un constat qu'il nous faudra, plus que jamais, mûrir aujourd'hui :

« Démocratie et nationalisme sont de même origine, et ne font qu'un. Et le coupable [...], la responsable de l'état actuel de l'Europe, de son anarchie, de la lutte de tous contre tous, la coupable dans cette guerre, c'est la démocratie nationaliste. Le principe national est le principe atomiste, anarchique, antieuropéen, réactionnaire. La démocratie est réactionnaire, car elle est nationaliste et sans aucune conscience européenne. » (p. 179)

Ces considérations sont en outre pour Mann l'occasion de revenir sur les nombreuses figures tutélaires qui marquèrent profondément sa pensée; trois esprits à jamais associés, « des phénomènes, non pas intimement allemands mais européens : Schopenhauer, Nietzsche et Wagner. » (p. 69)

De Schopenhauer, il louera la pensée politique aux accents hobbesiens : « La constitution d'un Etat incarnant uniquement le droit abstrait serait une excellente chose pour d'autres êtres que les hommes ; la grande majorité de ceux-ci est, en effet extrêmement égoïste, injuste, sans scrupules, menteuse, parfois méchante et en même temps d'une intelligence très médiocre.» (p. 112) Un Schopenhauer qui voulait que l'on considérât l'Etat « comme une machine au service de l'homme, et dont il importe peu de savoir si elle est conservatrice,

libérale, libre penseuse, catholique, mais simplement si elle fonctionne à notre gré, et aux moindres frais possible » (la Commission européenne serait-elle d'essence schopenhauerienne ?)

Le Schopenhauer dépeint par Mann déclare l'Etat comme indispensable, « car lui seul met un frein à l'égoïsme illimité de presque tous, à la méchanceté de beaucoup, à la cruauté de quelques-uns. » (p. 216) Mann lui-même s'exprimera clairement en faveur d'une monarchie constitutionnelle : « Je veux la monarchie, je veux un régime passablement indépendant, lui seul garantit la liberté politique dans le domaine spirituel et économique. » (p. 224)

Aussi, il approuve Nietzsche lorsque ce dernier dénonce : « la montée de l'idiotie parlementaire, de la lecture du journal et des bavardages littéraires de tous sur tout... La montée croissante du démocrate, l'abrutissement de l'Europe et le rapetissement de l'homme européen qu'elle conditionne » (p. 207) Avec Nietzsche, il souhaitera dès lors que « la croyance idiote au nombre et la superstition des majorités ne s'imposent pas encore en Allemagne comme chez les races latines, et qu'on invente enfin encore du nouveau en politique ! » p. 234

Ses redoutables incises contre ce moral verbiage que certains appelleraient aujourd'hui « le politiquement correct » demeurent d'une acuité inégalée :

« La conscience d'avoir le « progrès » pour soi engendre manifestement une assurance morale, une confiance en soi qui approchent de l'endurcissement et finalement se figurent ennoblir la grossièreté, du seul fait qu'elle s'en sert » (p. 56)

« Les opinions publiques courent les rues. Ramassez-en une, affichez-là, et vous semblerez à beaucoup de gens – peut-être à vous-même – plus respectable qu'auparavant, ce qui d'ailleurs repose sur une illusion. Le fait que quelqu'un est conservateur importe peu quant à son rang et sa valeur : tout imbécile peut l'être. Pas plus que le fait d'être démocrate n'assigne à quelqu'un une valeur et un rang : tout imbécile l'est aujourd'hui. » (p. 219)

Mann met ainsi en garde devant les dangers psychiques, humains, de cette démocratisation croissante, à savoir: « [le] danger d'un nivellement complet, d'un abêtissement et d'un encaissement par le journal et la rhétorique, seule peut obvier une éducation dont l'idée dominante, comme Goethe le réclame dans la Province pédagogique, devrait être le respect. » (p. 222) « La politique rend grossier, vulgaire, stupide. L'envie, l'insolence, la convoitise sont tout ce qu'elle enseigne. Seule l'éducation de l'âme libère », ajoute-t-il (p. 223) en concluant : « Je ne veux pas de politique. Je veux l'objectivité, l'ordre, la décence. Si c'est faire acte de béotien, je veux être un béotien. » (p. 224)

À ce titre, Mann citera Gogol signalant que « les vrais génies ne se développent qu'aux époques brillantes de rois et de royaumes puissants, et non sous l'influence de hideux événements politiques et de républiques terroristes qui jusqu'à ce jour n'ont pas donné au monde un seul poète. » (p. 305)

Aussi, « L'optimiste, le réformateur, en un mot le politicien n'a jamais d'humour, il est pathétique et rhéteur » (p. 344) indique-t-il. Mann estime ainsi que « l'intellectuel a le choix [...] entre l'ironie et le radicalisme. Une troisième solution n'est décemment pas possible. » (p. 471) Une ironie, qui est « modestie, scepticisme regardant en arrière, est une forme de morale, une éthique personnelle, une « politique intérieure » (p. 477).

Car c'est en l'esthète que Thomas Mann perçoit l'antithèse du politique :

« L'esthète est plutôt un humoriste, le tragi-comique de l'humanité ; et sa critique, en dépassant et excluant le nationale, ne suggère pas que seul son propre peuple est misérable et ridicule, et que les autres par contre sont nobles et heureux – conception que le critique politique semble presque toujours tout au moins entretenir et court toujours grand danger d'éveiller. » (p. 252)

Notons pour finir que les écrits de l'auteur des Buddenbrook prendront souvent une tournure prophétique, en particulier lorsqu'il s'agit de gloser sur la politique mondiale, sur l'Europe ou les États-Unis :

« L'avenir, si les indices ne trompent pas, verra quelques gigantesques empires mondiaux – que l'Allemagne en fasse ou non partie – qui se partageront l'administration du globe terrestre, et l'expression « les droits des petites nation » passera généralement pour la phrase sentimentale et mensongère qu'elle est déjà aujourd'hui : comme si la démocratie était le moins du monde en contradiction avec l'impérialisme ou le capitalisme – comme s'il n'étaient pas, bien plutôt, presque solidaires et identiques. » (p. 298)

« L' « Européen », dit une phrase de la « doctrine », « veut d'abord faire des affaires, mais tout en faisant ses affaires, en deuxième lieu, il veut aussi quelque chose de moral, c'est-à-dire : réaliser un progrès humanitaire ». Telle est la définition de l'europanisme, et c'est en même temps celle de la politique et de la civilisation. Ce que le littérateur de la civilisation veut nous inculquer, à nous Allemands. » (p. 300)

« En ce moment, [l'Amérique] offre un brillant exemple de l'art démocratique de la bonne conscience, la synthèse politique de l'esprit et de la puissance, de la morale et des affaires sous prétexte de « justice » et, couverte des louanges du monde démocratique, elle se fortifie et s'élève au rang de grande puissance – et ce, en se militarisant et en construisant une flotte. » (p. 302)

« À mes bonnes heures, je crois aussi en cette Europe future qui, ouverte à une humanité religieuse et à une spiritualité tolérante, ne pourra se souvenir qu'avec honte et ironie de son conflit actuel, acharné, au sujet de conceptions du monde divergentes. Puisse cette Europe n'être pas doctrinaire, ergoteuse, ne pas croire à des mots et à des antithèses, être libre, sereine et douce, puisse-t-elle n'avoir qu'un haussement d'épaules pour les vocables « aristocratie » et de « démocratie ». (p. 407)

Citant le tristement célèbre Paul de Lagarde – dont certaines idées furent reprises a posteriori par le nazisme, Mann, pour qui « la germanité est un abîme » notera que celle-ci « n'est pas dans la race, mais dans l'âme » (p. 458).

Thomas Mann, un type allemand désormais intégralement éteint, après deux guerres mondiales, 40 années durant lesquelles une partie de sa population demeura engrillagée derrière le rideau de fer à l'est tandis que s'accomplissait une américanisation profonde des moeurs à l'ouest ; la civilisation du Burger King ayant depuis belle lurette supplantée la Kultur du Bürger de la Hanse. À noter qu'au même titre que les Himbas, on trouvera quelques poches préservées de Deutschlânders en Namibie, à Swakopmund, à la côte, ou barricadés dans quelque ranch reculé, éleveurs-cultivateurs en terres arides ; rares descendants des anciens colons motivés par la Weltpolitik de Guillaume II.

À lire sur : <http://wp.me/p1fGoZ-8H>
